

LE SON EN POINTILLÉ

Par Aurélie Vautrin

ORIGINAIRE DE NANCY, DOMINIQUE PETITGAND JOUE AVEC LE SON, DIFFUSANT SES PAYSAGES SONORES ET AUTRES MICRO-UNIVERS AUSSI BIEN EN FRANCE QU'À L'ÉTRANGER, DANS DES CENTRES D'ART, DES GALERIES, DES THÉÂTRES, DES RADIOS ET MÊME DES FESTIVALS. LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE NANCY LUI CONSACRE UNE EXPOSITION, LA DISTANCE ABOLIE. RENCONTRE.

Qu'est-ce qui vous fascine dans le son ?

Je ne suis pas « fasciné » : le son est un outil. D'ailleurs davantage que le son, tout mon travail commence par l'écoute. Le texte final est le résultat de plusieurs étapes – écouter, enregistrer, monter, faire une composition, diffuser. Rien n'est pré-écrit. Ce sont avant tout des paroles que j'enregistre, des conversations. Et à partir de ces enregistrements, tout démarre, notamment ce que j'appelle « les installations sonores » qui sont une partie de mon travail : la mise en espace de ces sons dans des lieux d'arts.

L'idée est-elle toujours de raconter une histoire ?

Quand j'enregistre une conversation, je ne sais pas ce que je vais en faire. Je déconnecte vraiment l'enregistrement et le montage. Par la suite, je vais prélever des extraits, des mots, des phrases pour former un tout, en y ajoutant parfois quelques autres sons, des bruits, des éléments musicaux. Ce que je fais est narratif, maintenant la façon dont je raconte l'histoire est particulière. La plupart du temps, je travaille plus sur ce qui manque que sur ce qu'il y a à écouter. Les blancs, le vide. Ainsi ce sont des formes d'énigmes, de mystères, des récits très courts qui mettent en route la pensée de celui qui écoute et qui commence à imaginer sa propre histoire.

Peut-on appeler votre art de la « sculpture sonore » ?

Oui et non. On me parle aussi de cinéma sans images, de poésie sans écriture – même si le montage est aussi une forme d'écriture... Il y a certains de ces aspects bien sûr, mais la relation à l'espace de mes installations n'est pas du tout proche de celle de la sculpture par exemple. Ici, tout l'environnement est pris en compte et participe à l'œuvre, le lieu même, l'architecture, la salle, la façon dont les haut-parleurs sont positionnés... Une sculpture est posée sur un socle autour duquel on tourne, alors que l'installation sonore telle que je la fais, ce n'est pas un objet, c'est un espace.

Quel est votre processus de création pour une exposition comme celle de Nancy ?

Je n'ai pas fait de nouveaux enregistrements – la vérité est que j'aime avoir un matériau assez limité. Des enregistrements d'il y a une vingtaine d'années me servent encore aujourd'hui ! Ce qui a été spécialement conçu pour le musée, c'est le dispositif. La mise en espace. Dès le début, il était clair que je n'allais pas simplement m'installer dans la salle des expositions temporaires, mais m'éparpiller partout. Ainsi, je suis présent dans neuf endroits, et chaque espace, un escalier, une

salle vide, une salle pleine, une salle avec des grands tableaux ou une autre avec des petits tableaux, chaque endroit a ses propres caractéristiques avec lesquelles j'ai dû composer pour présenter quelque chose de juste. Ce qu'on entend, les montages, les voix existent par ailleurs dans d'autres œuvres que j'ai faites. Mais tout a été recomposé, recombinaison et réadapté pour le musée.

Qu'entendez-vous par « quelque chose de juste » ?

Comme l'idée c'est d'être éparpillé, les œuvres que je propose cohabitent avec celles du musée, et l'écoute de ces installations se fait en harmonie avec d'autres actions, regarder un tableau, s'arrêter, se promener, réfléchir... Trouver la justesse de l'œuvre, c'est trouver comment elle peut exister par elle-même, tout en laissant exister le reste – les autres œuvres, le lieu lui-même. Comment être présente mais aussi absente d'une certaine façon, être audible, visible, mais aussi pouvoir s'effacer.

C'est pour cela que vous parlez de votre exposition comme d'un « long pointillé sonore » ?

Oui, cette notion de « pointillé » se retrouve partout. Déjà parce que la visite de l'exposition se fait par étapes, dans des espaces différents – comme un point entrecoupé de silence. Ensuite, dans la première partie, plusieurs haut-parleurs sont accrochés à différentes hauteurs du mur et forment comme une ligne en pointillé. Aussi parce que les séries de voix, de mots, parfois même des syllabes, sont détachées, comme pour faire des courbes et des trajectoires de phrases et de son. On retrouve également cette notion de pointillé dans l'idée que le son n'est pas continu, et les silences à l'intérieur ou entre les phrases sont ce qui permet à l'œuvre d'exister dans l'espace, au contraire d'un son permanent qui prendrait tout. Comme une ponctuation – une respiration.

— **LA DISTANCE ABOLIE,**
exposition jusqu'au 26 mars
au musée des Beaux-Arts, à Nancy
musee-des-beaux-arts.nancy.fr

